

Kala Visharada honoris causa

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique**

Band (Jahr): - **(1991)**

Heft 12

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-970768>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Kala Visharada honoris causa

Pendant vingt ans, et sans avoir fréquenté une seule université, un citoyen de Zurich a étudié les trésors de l'Extrême-Orient. Il s'est ensuite adressé au Fonds national pour achever le premier inventaire des sculptures bouddhistes du Sri Lanka : une recherche scientifique titanesque qui vient d'aboutir à la parution d'un énorme ouvrage.

En cinq ans, la statue de la déesse Milarepa a changé cinq fois de propriétaire, et son prix a décuplé. Mais pas de chance pour le dernier acquéreur : le bronze tibétain s'est révélé être un faux. Il lui manque notamment son nombril. «A ma connaissance, toutes les représentations tibétaines au ventre nu possèdent pourtant un nombril !» a noté le responsable de l'expertise, Ulrich von Schroeder.

Et on peut le croire. Pendant des années de recherches sur le terrain, ce Zurichois a photographié d'innombrables bronzes de la culture indo-tibétaine, dont des centaines de pièces inconnues des meilleurs spécialistes. Ce travail a donné naissance à un premier grand volume de 600 pages, paru en 1981.

Jusqu'à cette date, l'intérêt d'Ulrich von Schroeder pour l'art de l'Extrême-Orient aurait pu être qualifié de violon d'Ingres. Autodidacte complet, il n'avait pas la formation d'un scientifique, mais celle d'un marchand d'art. Or, il arriva un moment où plus aucune université n'aurait pu lui apprendre quelque chose dans le domaine, car il en avait vu et étudié davantage que n'importe quel historien. Il s'était rendu quantité de fois en Inde, au Népal, au Tibet et dans le Sud-Est asiatique, d'où il avait ramené une masse de notes, de croquis et de photos. De quoi dissuader les voleurs : une pièce cataloguée est impossible à vendre sur le marché ouvert des oeuvres-d'art. Ainsi, son inventaire servait de temps en temps à repérer des pièces acquises malhonnêtement.

Avec la monographie monumentale des bronzes indo-tibétains dans ses bagages, le citoyen de Zurich se rendit au Sri Lanka en octobre 1983, afin d'entamer un énorme projet : cataloguer toutes les statues bouddhistes de l'île...

Aujourd'hui, alors que ce deuxième livre vient de sortir de presse (*Buddhist Sculptures of Sri Lanka*, 752 pages, 1620 illustrations, 480\$), on mesure l'audace qu'il fallait pour se lancer dans une telle aventure. La culture cinghalaise est étudiée depuis plus d'un siècle – surtout par des Anglais et des Allemands – mais elle n'a donné que très peu de publications de valeur. De surcroît, les rares ouvrages intéressants contiennent de vieilles photos d'archives.

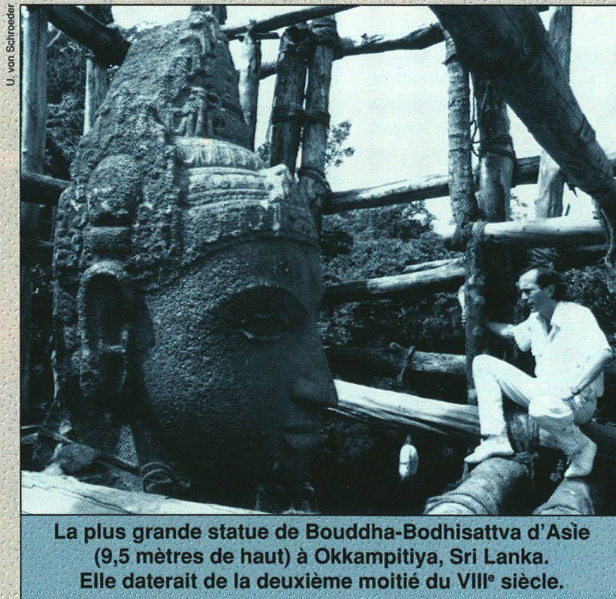
Parmi le millier de statues qu'a répertoriées Ulrich von Schroeder dans l'île, six cents n'avaient jamais été décrites.

L'explication tient dans la liberté de mouvement accordée par les autorités : il a pu visiter à sa guise tous les musées et toutes les collections, y compris les dépôts des universités et des fouilles archéologiques menées sous le patronat de l'UNESCO.

Si ce laisser-passer fut rapidement signé, c'est parce que son livre sur les bronzes du continent éveilla chez les dirigeants un profond désir de posséder une oeuvre similaire consacrée uniquement à leur pays. Pour plusieurs motifs. D'abord, parce que la culture bouddhiste du Sri Lanka était l'une des moins étudiée d'Asie, malgré un enracine-

ment profond de la religion dans la population. Ensuite, parce que la conservation des biens culturels bouddhistes était bien précaire dans un climat politique de plus en plus troublé. Et surtout parce que la méticulosité et l'esprit d'entreprise de von Schroeder étaient évidents : classement systématique et chronologique des photographies, descriptions détaillées de la taille et de la matière des statues, lieux de découverte et de dépôt, et jusqu'aux descriptions des pièces selon les auteurs précédents.

C'est justement sur le point de la datation que les avis



La plus grande statue de Bouddha-Bodhisattva d'Asie (9,5 mètres de haut) à Okkampitiya, Sri Lanka. Elle daterait de la deuxième moitié du VIII^e siècle.

divergent le plus. Des différences de mille ans dans les appréciations ne sont pas rares. Controverses aussi sur l'origine des premières représentations de Bouddha en Asie. Était-ce dans le Mathurâ (Nord de l'Inde), et sans influence de style étranger? Ou bien dans le Gandharâ (aujourd'hui, la zone frontière Pakistan/Afghanistan), où des artistes se seraient inspirés de statues antiques grecques et romaines? La plupart des spécialistes penchent pour cette dernière hypothèse.

Quelques-uns vont jusqu'à prétendre que les premières statues bouddhistes ont été réalisées au Sri Lanka, avant la naissance du Christ. Mais les recherches d'Ulrich von Schroeder réfutent cette théorie. En effet, les plus vieilles représentations sri lankaises connues montrent Bouddha en position assise (voir photo ci-dessous), selon la tradition du Sud de l'Inde. Elles datent donc seulement de la fin du troisième siècle de notre ère.

Ses photos font déjà partie de l'Histoire

En fait, à part des considérations d'ordre stylistique, les experts ne sont sûrs de rien. A l'exception de l'ancienneté de quelques sculptures situées à Polonnaruwa, dont on peut affirmer sans beaucoup se tromper qu'elles datent du XII^e siècle après J.-C., époque qui vit s'éteindre le bouddhisme en Inde. Il faut préciser que jusqu'à présent toute analyse visant à dater directement les matériaux a été impossible. Von Schroeder lui-même n'a pas pu obtenir d'échantillons de métal, car les prélèvements – si petits soient-ils – éveillaient des oppositions d'ordre religieux. Quant aux experts sri lankais, qui possèdent pourtant des instruments d'analyse, ils déclarent à titre de justification que leur maniement est trop compliqué – même pour des étrangers...

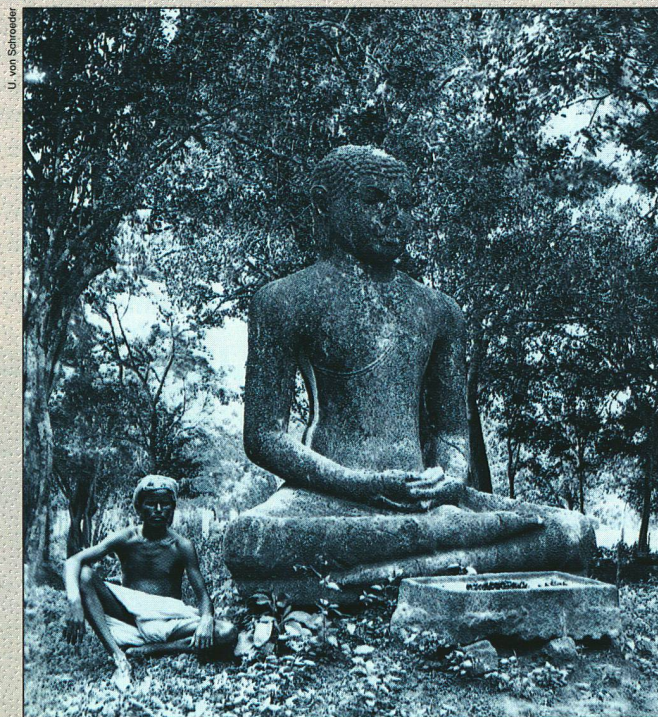
Les étrangers, en tous cas, doivent bien choisir les moments de leur visite, car le pays est en guerre civile. Et elle n'est pas nouvelle : en résumé, toute l'histoire du Sri Lanka n'est que conflits entre les Cinghalais (bouddhistes) et les Tamouls (hindouistes), depuis que ces derniers ont débarqué avec leur armée au II^e ou III^e siècle de notre ère. La dégradation récente de la situation rend le travail de von Schroeder déjà «historique», car il a pu photographier sur la côte-est – chose désormais impossible – des objets qui n'existent plus à l'heure actuelle : les hindouistes détruisent systématiquement les monuments bouddhistes de la région.

Depuis 1985, le chercheur suisse (aujourd'hui 48 ans) réside à nouveau dans sa patrie. Mais il voyage aussi souvent que par le passé, et avec autant de plaisir. Le centre de ses activités se situe dans sa maison de Wollerau, au bord du lac de Zurich. C'est plus facile lorsqu'on a, comme lui, une vie de famille. Il travaille au sous-sol, où se trouvent son ordinateur et sa vaste bibliothèque de références. Là, comme il le fait depuis des années, il tape chaque jour sur son clavier de nouvelles informations qui viennent

compléter et mettre à jour son immense inventaire. Pour des milliers de statues, il a ainsi collé des milliers de petites notes sur des milliers d'enveloppes, qui recèlent chacune plusieurs précieuses photographies.

Si les chroniques Mahâvasma et Cûlavamsa – les sources littéraires bouddhistes les plus importantes pour ses études – existent en version allemande, l'historien préfère les lire directement en Sanskrit, langue qu'il a appris à connaître. Il rencontre cependant des finesses littéraires qui le poussent à s'adresser à des linguistes chevronnés. Ce sont par exemple des noms de lieux dont il faut retrouver l'emplacement actuel : on ne peut pas se fier aux anciens auteurs anglais, qui ont souvent mal transposé d'oreille les dénominations indigènes...

Pour services rendus au patrimoine du Sri Lanka, Ulrich von Schroeder vient d'être nommé **Bauddha Kala Visharada-Kirti Sri**, un titre honorifique accordé par les autorités religieuses de la Fraternité de Mahavihara. Il n'en est pas devenu bouddhiste pour autant ! Il n'est encore entré dans aucune secte, et s'efforce au contraire de conserver toute la distance qu'exige sa patiente recherche. Et ce n'est pas facile, lorsqu'on s'investit comme lui dans la chose religieuse. «Evidemment, à la longue, cela vous déteint un peu dessus !» convient-t-il, tandis que règne sur son visage une tranquillité quasi-monastique. ☐



Ce Bouddha en méditation (Samâdhi) du couvent Abhayagiri à Anurâdhapura (VII^e siècle) est le plus célèbre du Sri Lanka. Sa position assise – les jambes posées parallèlement l'une sur l'autre (virâsana) – est typique du bouddhisme du sud de l'Inde. Au nord, au contraire, les Bouddhas croisent les jambes de sorte que les deux plantes des pieds soient tournées vers le ciel (vajrâsana). Photo d'archive réalisée en 1895.